

STENDHAL [Henry Beyle dit].

Journal.

Manuscrit autographe,

570 pages

[1805-1814]

6 cahiers en 5 volumes

in-4 et in-8

600 000 / 900 000 €

LE MANUSCRIT BERES.

L'UN DES PLUS GRANDS MANUSCRITS LITTÉRAIRES DU XIX^e SIÈCLE
 ENCORE EN MAINS PRIVÉES : 570 PAGES AUTOGRAPHES DE STENDHAL,
 PRÉSERVÉES SOUS LEUR FORME ORIGINELLE DE CARNETS. AUX
 SOURCES DU BEYLISME. DU JOURNAL COMME «DESSIN»

Volume I

Journal de Sa Vie du 9 Thermidor an 13 (juillet 1805) Jusqu'au 15. Avril 1806, dit *Journal de Marseille* [cf. 78 (a)]
 Premier cahier (279 x 210mm) désigné sur la couverture «1^r cahier» par une note autographe à l'encre de Stendhal. 134 pages manuscrites à l'encre brune, sur un papier filigrané «Montgolfier d'Annonay», et sur les couvertures beiges du cahiers [cf. 78 (c)]. Nombreuses mentions ou traces de relectures à l'encre (folio 34v, 68r daté 22 mai 1819 : «je relis tout cela pour la première fois 14 ans après» [cf. 78 (f)], folio 85v à propos d'une femme : «j'aurai dû l'avoir» et «I ought to be animated» daté 1809). Irrégulièrement folioté par Stendhal 1-37/61-96, le plus souvent au verso de chaque feuillet, trois pages blanches foliotées. Ancienne lacune du feuillet 82, «peu importante d'ailleurs» (cf. Victor Del Litto, *Stendhal. Oeuvres intimes*, I, Pléiade, 1981, p. 1295)

Volume II

Journal du 17 Juin 1807 au [20] Novembre 1808, dit *Journal de Brunswick*.
 Deuxième cahier (213 x 164mm) désigné au crayon «2^e cahier» par Romain Colomb. 136 pages manuscrites à l'encre brune sur un papier allemand filigrané «F. I. Kirchhof», 3 croquis (page 38, 54, 75) [cf. 78 (e)]. Nombreuses mentions ou traces de relectures à l'encre (1808, 1820) et au crayon (24 juin 1815). Pagination au crayon par Romain Colomb 2-132. 21 pages blanches

Volume III

Djornl or Anatomy of the thoughts, feelings & events of harry, from the 9th May 1810 till the 12 Aout 1810. (3 mois et 3 jours.)

Troisième cahier (230 x 184mm) désigné au crayon «3^e cahier» par Romain Colomb. 112 pages manuscrites, à l'encre brune sur un beau papier de Hollande filigrané «Van der Ley», et au verso des couvertures de papier marbré. Nombreuses mentions ou traces de relectures à l'encre (en bas de pages : datées juin 1815 ou 21 juin 1815 ; dans les marges intérieures : datées 1813, 1815, ou 21 juin 1815). Pagination au crayon 1-93/101-114 par Romain Colomb. 43 pages blanches

Volume IV

Djornl from the 16th of August 1810, till the ???. [Août-septembre 1810 - 18 mai 1811].

Quatrième cahier (243 x 201mm) désigné au crayon «4^e cahier» par Romain Colomb. 94 pages manuscrites à l'encre brune au filigrane identique mais illisible. Nombreuses mentions ou traces de relecture à l'encre datées 1815 ou 26 juin 1815 en bas de pages ou dans les marges intérieures. Pagination au crayon 2-94 par Romain Colomb. 4 pages blanches

Volume V : 2 cahiers en un volume

Mémoires of my love, among the amiable seats [sic] of Montmorency vallée. [31 mai-9 juillet 1811].

Cinquième cahier (230 x 182mm) désigné au crayon «5^e cahier» par Romain Colomb. 74 pages manuscrites à l'encre brune sur un beau papier de Hollande filigrané «Van der Ley», 1 croquis à l'encre du plan de la promenade avec la comtesse Daru (page 73). Nombreuses mentions ou traces d'une relecture au crayon dans les marges extérieures parfois datée 1819, 28 ou 29 avril 1819. Pagination au crayon 59-132 par Romain Colomb. 7 pages blanches

Journal, 1814. [Pise, 22 septembre 1814-Milan, 16 octobre 1814].

Sixième cahier (225 x 172mm) désigné au crayon «6^e cahier» par Romain Colomb. 20 pages manuscrites à l'encre brune sur un papier italien filigrané «Almasso». Quelques mentions ou traces de relecture à l'encre et au crayon dans les marges extérieures ou inférieures datées 1^{er} janvier 1819 à la fin. Pagination au crayon 1-20 par Romain Colomb, 2 pages blanches. On notera la jolie formule : «Je viens d'acheter ce cahier par une pluie battante chez un imprimeur qui paraît distingué.» (Pise, 22 septembre 1814, p. 1 et *Stendhal. Oeuvres intimes*, I, p. 910)

RELIURES SIGNÉES DE PIERRE-LUCIEN MARTIN. Dos de veau brun à coins, plats de papier vert amande, dos longs avec monogramme doré H. B. [cf. *Chartreuse*, t. I], feuillets montés sur onglets et non rognés, 3^e cahier avec mentions autographes calligraphiées par Stendhal à l'encre brune sur les tranches du troisième volume : «INFERIORITE» sur la tranche de tête, «1810» sur la tranche de gouttière, «le petit... de piquants. FROIDEUR» sur la tranche de queue [cf. 78 (b)]

PROVENANCE : Luigi Buzzzi, Milan (1821) -- baron Adolphe de Marestre (1843) -- Romain Colomb (1855) -- baron Adolphe de Marestre (1855, jusqu'à sa mort en 1867) -- localisation inconnue pendant une période indéterminée -- le pasteur Maystre (Genève) -- Henri Leclerc (libraire) -- P.-A. Chéramy (*Catalogue... de lettres autographes... de feu M. P.-A. Chéramy*, Paris, 23 avril 1913, n° 25 et 26, 1850fns) -- Edouard Champion (acquis à la vente Chéramy)

[nous remercions M. Jacques Houbert pour la séquence de cette provenance]

EXPOSITION : *Liures du Cabinet de Pierre Berès*, Château de Chantilly, n° 29

REFERENCE : cité par Henri Cordier, *Bibliographie stendhalienne*, 1914, pp. 210-211

Insolation marginale du premier feuillet du volume 4, quelques infimes restaurations de papier. Faibles usures à la reliure

1^{er} cahier.

*exercice, en deux dix ans comme l'acteur
qui jouit l'habitude de martine. 11 mai 1765.*

*Je t'aimerai jusqu'à la mort, et je ne te survivrai
jamais.*

1. **TALENT** de conquis d'odiens, et l'ennuyous.
INVENTE l'habituellement

travail
sur
toi-même.

1
2

MÉDIOCRE.
TRAVAIL.

3 2.

SUPPORTE LES CHAGRINS.

4

ne pas s'exalter le bonheur dont
on ne jouit pas.

5.

what lui faut-il, and not what do j
sens-je. *inflam politique et un libouage.*

*Pice chose à penser
every day.*

*Sibiété extrême pour donner plus d'Esse
des facultés morales. Livet 54.*

je bous encore. *1765 S.*

JAMAIS DE CONSEILS

28

profitez que vous avez entendus tenir sur les
 comptes de C. ^{philos.} j'ai eu très-
 occasions ^{poignants} de voir que c'est
^{voirement} ^{l'opinion publique Générale}
^{à dire que les} ^{ambassadeurs} ^{ont été} ^{à dire}
 et que je ne vois qu'un petit ^{suborger}
 puisse me tenir de bourbe
 (partie le 29 p. Paris.)

29 Nov.

J'ai depuis 2 jours avec le dote M.
 Empereur, l'ouvrage de Colquhoun sur
 la police de Londres, que je trouve
 diablement bon.

J'ai les oeuvres de Gozzi qui
 me paraît avoir plus d'esprit et en
 bien mieux que les Goldoni,
 Je regrette et désire Charlotte depuis que
 je ne l'ai plus. Giète Moan de la



78 (e)

Le Journal dans l'œuvre de Stendhal

Dans l'édition de la *Bibliothèque de la Pléiade* par Victor Del Litto, l'œuvre de Stendhal est présentée sous forme de deux massifs distincts : les œuvres romanesques et les œuvres intimes qui regroupent le *Journal* proprement dit, *Souvenirs d'égotisme* et *Vie de Henry Brulard*. Non pas en raison d'une quelconque séparation possible de l'intime et du romanesque chez Beyle puisque c'est au contraire de l'inverse qu'il s'agit tant vie, fiction et œuvre se confondent pour former l'égotisme, soit le « trait le plus curieux et le plus tangible de l'originalité stendhalienne » (V. Del Litto, *Stendhal. Oeuvres intimes*, I, p. X). Mais sans doute parce que les œuvres intimes ont toutes été publiées posthumes et exhumées des manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble par un stendhalien célèbre du XIX^e siècle : Casimir Stryienski. Il donna au public *Vie de Henri Brulard. Autobiographie* en 1890, *Souvenirs d'égotisme. Autobiographie* en 1892 après avoir présenté en 1888 un *Journal de Stendhal* qui, incomplet, ne contenait pas le présent manuscrit Berès alors encore inconnu. Il va sans dire que la réception de la totalité de l'œuvre stendhalienne au XX^e siècle fut profondément transformée par l'exhumation de ces trois textes.

1806.

22 Mai 1819.

Je relis tout cela pour la première
fois 14 ans après.

Je suis étonné de les trouver
tous, quelques changements en fait
de terre écoulés.

Je suis plus heureux cependant
qu'en 1806. Je n'ignorais pas tout, mais
un certain nombre de choses s'étaient
plus heureuses.

Le mémoire sur la navigation
par le canal de la Seine, le canal
à l'est de Paris à Paris, et dans
de la France.

après la mort
de l'auteur.

78 (f)

Il fallut attendre près de quarante ans pour posséder une nouvelle édition presque intégrale du *Journal*. Elle fut publiée entre 1923 et 1934 par Edouard Champion, alors possesseur du présent manuscrit, et éditée par Henry Debraye et Louis Royer. Quoique représentant un net progrès, l'édition était bien souvent largement fautive, en particulier pour certains passages du manuscrit Berès. Puis, il disparut des yeux du public érudit jusqu'à l'exposition des *Livres du Cabinet de Pierre Berès* à Chantilly en 2003. Henri Martineau ne put y avoir accès pour son édition du *Journal* au Divan en 1937. Victor Del Litto ne put que recenser les erreurs de transcription ou constater les omissions sur les quelques rares fac-similés de l'édition Champion aux «déchiffrements contestables, [au] commentaire indigent, mais surtout [aux] partis pris incompréhensibles et déroutants» (*op. cit.*, I, p. 1113). Pour le cahier du voyage à Marseille, Del Litto écrit, résigné à ne disposer que de l'édition Champion : «Il est regrettable qu'il ait été impossible de procéder à la collation, car ce texte ne donne pas l'impression d'être toujours sûr» et plusieurs feuillets (couverture inférieure, dernier feuillet de papier et le recto du feuillet 93 nous ont en effet semblé inédits). Même plainte pour le cahier de Brunswick pour lequel les éditeurs se sont passés de «reproduire les croquis» et de

déchiffrer «correctement le texte» (la fameuse devise de Stendhal *Mad by [love]* trahie de façon incompréhensible en «Made by b» ! [cf. 78 (h)]) contraignant Del Litto à se contenter d'un «texte peu sûr qu'il aurait fallu collationner. Malheureusement l'autographe a disparu» (*op. cit.*, I, p. 1116-1117). Pour le troisième cahier, «l'impossibilité où nous nous sommes trouvé de collationner le texte est d'autant plus regrettable que cette partie du journal est hérissée de cryptogrammes... une transcription exacte et rigoureuse de l'autographe se serait imposée». (V. Del Litto, *op. cit.*, I, p. 1361). Les notes de V. Del Litto dans cette édition, à propos de croquis absents [cf. 78 (e, k)] ou de déchiffrements hasardeux, regrettent avec une constante régularité les erreurs des éditions Debraye-Royer et Martineau. Le manuscrit Chéramy-Champion-Berès, cette clé du projet autobiographique stendhalien, est donc demeurée inaccessible aux chercheurs et aux lecteurs depuis près de quatre vingts ans.

Situation des cinq cahiers Berès dans l'ensemble du *Journal* de Stendhal

Stendhal fut un graphomane qui ne cessa jamais d'écrire : «Depuis le moment où il a commencé à manier la plume - et il a commencé de bonne heure - jusqu'au moment où la mort est venue la lui arracher des mains, Stendhal n'a écrit... qu'une seule oeuvre unique.» (*Op. cit.*, I, p. IX). Le massif autobiographique proprement dit du *Journal* a donc revêtu deux formes bien distinctes : celle du *Journal* dit «élaboré» et celle du *Journal* dit «reconstitué» dont la césure chronologique et le basculement s'articulent, en gros, autour de 1815 - plus précisément à partir de 1813 et définitivement en 1818. Le *Journal* lui-même peut être dit élaboré au sens où il est conçu puis relu par Stendhal.

Il se présente alors sous la forme de cahiers - tels qu'ils sont conservés par le présent ensemble - avec le plus souvent une page de titre calligraphiée par Stendhal. Les éditeurs n'ont alors plus qu'à insérer aux bonnes dates quelques rares fragments épars - le journal de Bautzen et de Grenoble publiés par Romain Colomb dans la *Correspondance* et quelques textes brefs découverts par Henri Martineau. Ce *Journal* élaboré suit Stendhal dans ses déplacements de haut fonctionnaire de l'Empire et il regrettera d'avoir perdu une partie de son *Journal* de Brunswick lors de la Retraite de Russie. Fait splendide, ce *Journal* élaboré cesse au moment où débute l'oeuvre littéraire proprement dite, c'est-à-dire à partir de l'effondrement de l'Empire et lors des premiers temps de l'exil italien. Naîtront alors l'oeuvre romanesque, les essais au contenu fortement teintés de contenu autobiographique, ou les manuscrits autobiographiques : «au *Journal* élaboré succède logiquement l'autobiographie proprement dite, soit l'évocation du passé» (*Stendhal. Oeuvres intimes*, I, p. XVI). Stendhal relit d'ailleurs fréquemment ces cahiers de sa jeunesse comme en témoignent les marques datées de ses relectures. C'est alors que le *Journal*, même projet sans cesse continué, revêt deux autres formes, soit celle de milliers de notes journalières conservées principalement à Grenoble, soit celle de ces innombrables notes éparpillées sur les couvertures ou dans les marges des multiples livres ayant appartenu à Stendhal et conservés aujourd'hui pour leur plus grande part dans le fonds Bucci à la Bibliothèque Sormani (Milan). A partir de ces années 1813-1818, la reconstitution du *Journal* de Stendhal nécessite un patient travail d'érudition digne des grands stendhaliens qui n'obéit plus à la logique interne évidente des années antérieures. Il s'agit à l'évidence d'une reconstitution utile, voire nécessaire pour qui veut connaître la vie de Stendhal au jour le jour, mais aussi et à l'évidence, arbitraire.

Cette logique est présentée avec vigueur par les présents cahiers. Ils en constituent d'ailleurs l'un des derniers témoins sensibles à cause de malheureuses entreprises de restaurations entreprises au siècle dernier à la Bibliothèque de Grenoble : «Le *Journal* [nous : élaboré] est disséminé dans le volumineux dossier R. 302 et dans les registres (...) de la série cotée R 5896. Ces registres ayant été reliés vers la fin du siècle dernier surtout d'après le format des différents cahiers ou feuillets, du plus grand au plus petit, il en est résulté un désordre indescriptible»... (*Op. cit.*, I, p. 1115). Ces six cahiers du *Cabinet de Pierre Berès*, personnalisés pour l'un d'eux jusque par une écriture calligraphiée sur les trois tranches («1810»), avec leurs pages blanches, représentent donc l'un des très rares témoins de l'écriture et du travail de Stendhal dans son état le plus brut, quotidien, le plus authentique et le plus émouvant.

enthousiasme, dans mon amour pour la Vertu, j'allais en
soulèves mêmes chez Coucille à M.^l de la Voie, je revins lire
des pages d'insultes et de jurements, Puer de Minors.

Le M. de M. to the girl of the gates.
je me suis trop b. pour la sainte (le fait de l'homme
de la sainte) pour pouvoir le observer.

Une noble q'attachement, j'observe avec.
la logique n'a vu de b. plus grands services.

1806.

1^{er} Janvier.

je me lie à M.^l on take the resolution of
faire des Constitutions pour notre instruction.

Le 6 janvier j'ai écrit ces quelques lettres au
Cher de la lune sans avoir travaillé, j'ai écrit à
peu près ma lampe est vinté chez moi. je vis
de voir la 1^{re} Représentation de l'opéra de
vanderwill. Les 2 Billets pièces sentimentales,
qu'à bon I sous fin qui ne sont pas de nature
mais de Convention, il a parfaitement joué, et
Arlequin affiché. il a été abstrait aux intérêts
de la ville et de la pièce est y tournée par eux
d'après pour faire fond d'Artifice, on s'est dit que

Contenu des cahiers

Le premier cahier fut sans doute rédigé en plusieurs temps. Pour une part à l'époque, comme en témoignent les couvertures ou l'écriture quasi juvénile de la page 1. Pour une autre part postérieurement aux événements, soit sans doute vers 1819, lorsque Stendhal a pu recopier et rassembler certaines notes et fragments. Ce cahier présente la période du voyage à Marseille (juillet 1805-avril 1806) où le jeune Stendhal âgé de vingt-trois ans, profitant d'un engagement professionnel de sa maîtresse l'actrice Mélanie Guilbert, la rejoint pour se lancer dans la finance. C'est le temps des lectures et des amours de jeunesse lancés à la «chasse du bonheur». S'interrogeant sur la permanence du bonheur et sur l'instabilité du sentiment amoureux, Stendhal écrit : «Moi j'ai passionnément désiré être aimé d'une femme mélancolique, maigre et ac[trice] je l'ai été et n'ai pas trouvé le bonheur continu. C'est que je crois que le bonheur continu est une chimère (...) au fait je ne sais pas ce que je désire» (folio 80r°). Stendhal vit encore dans ce qu'il appelle «le pays des chimères, sur les femmes» (86r°) au sens où il découvre la discontinuité naturelle des sentiments que reflète la structure diachronique du *Journal* : «On dirait que ma mémoire n'est que la mémoire de ma sensibilité» (87r°). Stendhal est alors nourri par le discours philosophique des Lumières et en particulier par celui des idéologues et de Destutt de Tracy auquel il essaie de convertir Mélanie. Il lit Restif de La Bretonne, Machiavel le 1er avril 1806, et *De l'influence des passions* de Madame de Staël. En 1819, Stendhal, amoureux ou plutôt *mad by love* pour Matilde Dembowska rencontrée le 4 mars 1818, écrit sur un feuillet laissé blanc face à un épisode de mars 1806 : «22 mai 1819. Je relis tout cela pour la première fois 14 ans après. Je suis *mad by love*. Je ne sais que lire ; c'est ce qui m'a fait déterrer ce cahier. Je suis plus heureux aujourd'hui qu'en 1806» (68r°).

Du 17 juin 1807 au 20 novembre 1808, Stendhal, devenu fonctionnaire zélé de l'administration impériale, séjourne à Brunswick en tant qu'adjoint au commissaire des guerres. Il détaille ses voyages à la découverte du Hanovre, présente la bonne société allemande de cette ville, qu'il fréquente, et s'éprend pour Mina de Griesheim d'un amour resté platonique tout en détaillant par le menu ses amours auxiliaires - «c'est la première allemande que j'ai vue totalement épuisée» (31v°). Stendhal lit Tracy, encore, Maine de Biran qui à cette époque découvre sa théorie du sentiment intime et de l'effort, surtout *L'Homme* de Helvétius, ainsi que Giambattista Vico et Lichtenberg. Il apprend à tirer au pistolet (des centaines de coup sur des cibles), chasse le lièvre, le chevreuil et le perdreau. Stendhal réutilisera certains passages de ce journal pour *De l'amour* : «J'extrait un morceau du présent *Journal for love* le 23 juin 1820, treize ans après, *thinking* uniquement to D[ominique] *and to Leonore who is there*» (p. 17). Ce journal sera relu plusieurs fois par Stendhal comme l'atteste le si fameux dernier feuillet (mal décrypté par Henry Debraye et Louis Royer et placé au hasard d'un bas de page dans l'édition de la Pléiade) : une première fois le 25 juin 1815 «à minuit, revenant du *Figaro* de la Scala» et donc quelques jours seulement après Waterloo, et une autre fois en 1820, au temps de la rédaction de *De l'amour* dans le but de nourrir le chapitre sur le mariage, lorsque Stendhal était *mad by love* : «assez content. J'errais encore au hasard faute d'éducation. Relu en Juin 1820, *mad by l[ove] and writing Love I take these notes for Matrymony*. 1820.» [cf. 78 (h)]

Le deuxième cahier de 1810 s'étend du 9 mai au 12 août 1810. Il montre un Stendhal semblant atteindre l'apogée de l'amour et de l'ambition. Le 3 août 1810, «jour remarquable *in my life*», le jeune «M. de Beyle» est nommé auditeur au Conseil d'Etat par une missive qu'il reçoit chez lui : «J'ai ouvert cette bonne lettre à 11 heures et vingt-deux minutes du soir. J'ai vingt-sept ans six mois et trois jours, étant né le 23 janvier 1783» (p. 77). Stendhal est au sommet de sa gloire et de son luxe : «Hier, j'ai acheté un cabriolet très à la mode» (1er mai 1810). Le 27 juillet 1810, imaginant l'argent qu'il dépensera une fois au Conseil d'Etat, il prévoit pour ses «Spectacles, livres, filles» [cf. 78 (i)]

19 nov 1820.

138

Il y a un Mém. de ses pays bien intéressante
 à l'égard des h. histoire de la Religion Catholique.
 de nos jours.
 on voit bien que quand j'ai dit ses pays qu'il
 je suppose la plus ou faite importante,
 et une (1) d'admission de tout ses de faits.

Ce serait bien si
 par moi à tenir je prie
 Bratelli

(1) ne sont infirmité par de discussion suivante ecrite que
 sur les faits.

avec content, regard
 j'enrai mieux en regard
 source d'éducation, dans
 Relier en dans
 - made by h. dans
 and writing Livre
 to the them not
 for Matrimony
 1820

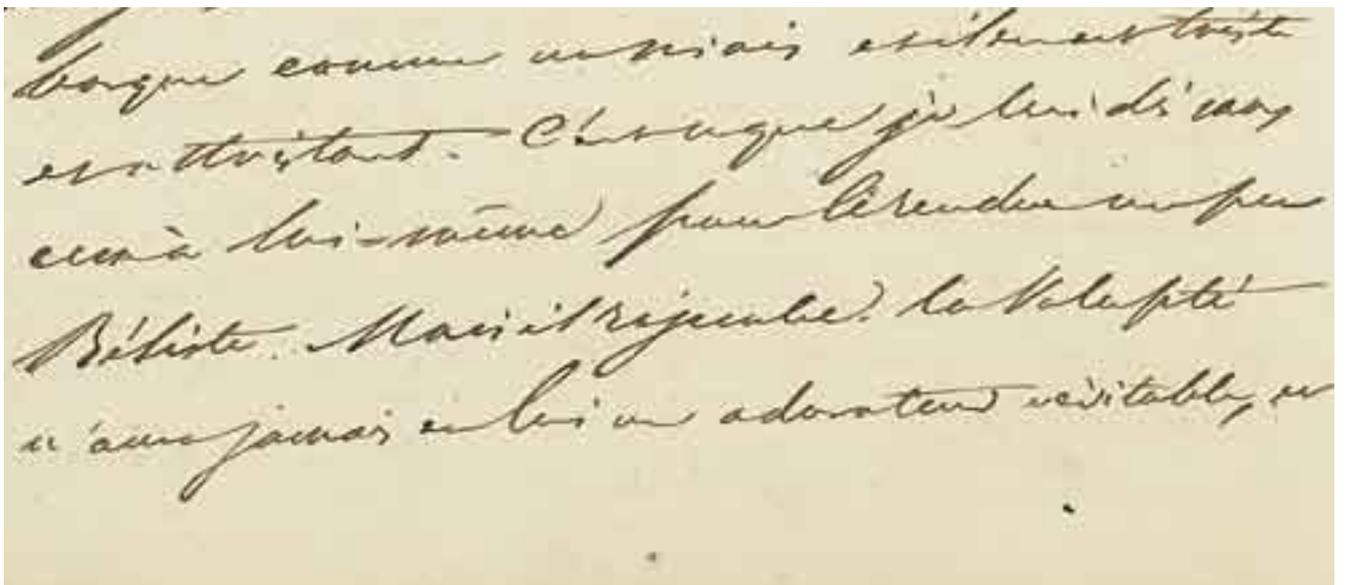
27 Juillet 1810

50

Je reprends ce journal après n'avoir rien écrit pendant un mois environ. Du 1^{er} au 25^{er} à peu près j'ai trouvé le bonheur dans un travail de g^{ra} à l'original, le T. etellier.

Une seule chose manquait à mon bonheur, c'était ~~le~~ l'original m'êtes fatigué l'esprit tout le matin de ne pas voir pour passer le soir un maître si aimable. Mais, probablement si j'en avais eu une une grande partie de mon énergie pour le travail se serait perdue dans les bois. Avec une mauvaise tête, et mon mérite étant rebattu par mon cabriolet, ma Calèche, mes Chevaux et ma traîne, j'avais faitement une petite maistrise, mais ma patience est incapable de se donner de voir, suivis pour cela. Sous quel j'ai de plaisir avec une femme, il faut que rien ne vienne troubler l'illusion que j'en fais, et à la première peur bien que me laisserait voir ma petite grisette, vous carterait soit de lui donner un robe esdenes plus la revoir.

J'ai aussi été troublé pendant ce mois par des accès d'impatience extrême, notamment avec Sarrotte.



78 (j)

la somme (importante) de 3440 francs. Ce temps est aussi celui du «plus fort de l'étrange passion conçue pour la comtesse Daru (...) mère de cinq enfants (...) femme du parent et protecteur de Stendhal» (V. Del Litto, *op. cit.*, I, p. 1361). Il l'accompagne dans de longues et heureuses promenades dont il fait le récit : à Versailles, à Ermenonville et Mortefontaine. Il lit *Wilhelm Meister* de Goethe, Bentham, Chamfort, les *Confessions* et *Emile*. «C'est précisément ainsi que devait finir ce volume, qui contient l'histoire de ma sollicitation du 9 mai au 12 août 1810. Avec un coeur comme celui de Mélanie, j'eusse été parfaitement heureux. J'ai précisément ce qui me manque quand l'amour faisait mon bonheur à Marseille, mais, par une juste compensation, je n'ai plus ce que j'avais» (p. 92).

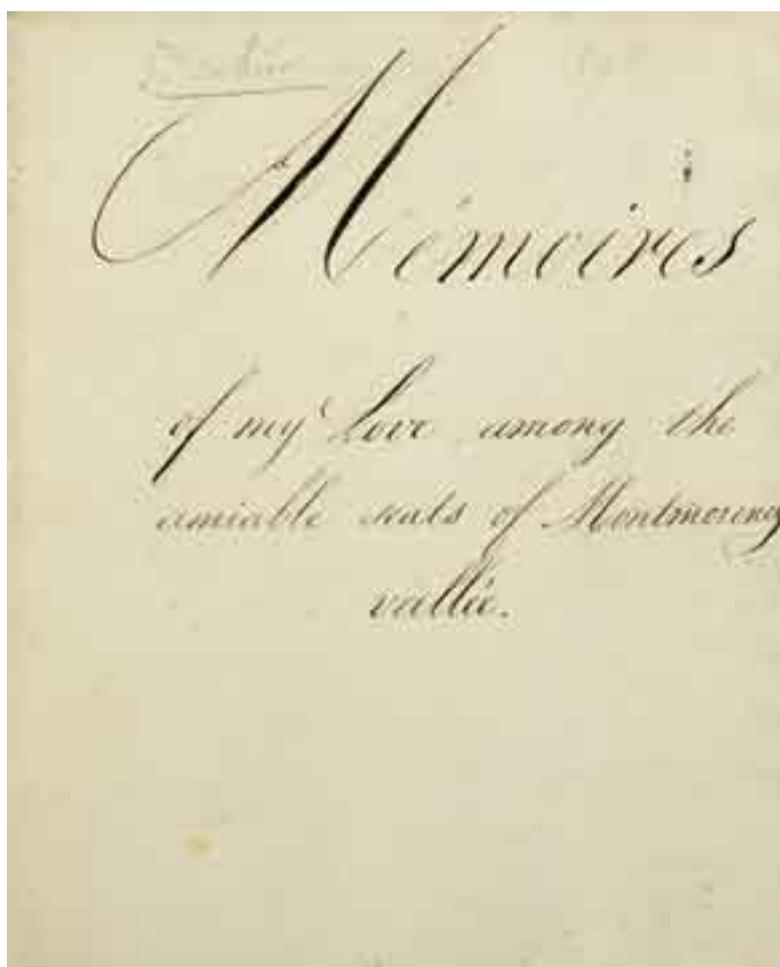
Le quatrième cahier (le troisième de l'année 1810) retrace, du 16 août jusqu'au 18 mai 1811, les moments les plus importants de la jeunesse de Stendhal. Il est au sommet de sa gloire sociale, aspire à devenir baron d'Empire (la «baronnie»), rencontre Vivant Denon le 28 novembre 1810 et se rend au Salon de 1810 où il admire Girodet, Gros et Gérard, assiste à des représentations des *Nozze de Figaro* ou à *La Création de Haydn* (avril 1811), lit *Tom Jones* et *Werther*, Hobbes, *Corinne*, les *Mémoires* de Sully, Shakespeare, Cervantès, Molière et Corneille. Ses nuits sont occupées par sa passion pour une comédienne, Angéline Bereyter : «*I was with Angéline every night*» (9 mars 1811). Sa passion pour la comtesse Daru enflamme ses jours. L'écriture de ces moments retrace, comme au meilleur de ses futurs romans, la transparence de ces instants d'amour où s'éprouvent une forme de communauté spirituelle intense avec l'être aimé : «Je l'ai regardée avec tendresse, et son âme étant éveillée, elle a dû lire dans la mienne» (18 décembre 1810). Relisant ces pages en 1815, Stendhal commente sa propre vie : «Ce qu'il y a de meilleur comme événement» et ajoute - imaginant un dénouement charnel qui restera de l'ordre du fictif - : «Si je n'avais pas été amoureux, je lui aurais dit ce soir-là, au milieu de tout le monde, à voix basse : «Je vous aime éperdument». Je l'aurais eue deux mois plutôt [sic]». Au plus fort de ces jours, se nouent les relations entre ambition et amour, entre gloire et déception, entre écriture du journal et écriture des romans à venir, entre vie et littérature. Le 17 mars 1811, Stendhal donne un nom à cette perpétuelle découverte de soi (*Nosce te ipsum*, l'un des leitmotifs du *Journal*) et invente le mot de «beylisme» à propos de la philosophie de l'amour de son ami Louis Crozet :

«C'est ce que je lui dis sans cesse à lui-même pour le rendre un peu beyliste, mais il regimbe. La volupté n'aura jamais en lui un adorateur véritable» (p. 70 ; [cf. 78 (j)]).



78 (k)

Le dernier volume contient deux cahiers dont les dates de rédaction s'étendent du 31 mai à juillet 1811 puis du 22 septembre au 16 octobre 1814. Entre temps, Stendhal aura suivi la Grande Armée jusqu'à Moscou dont il décrit l'incendie (les «journées les plus pénibles, et ennuyeusement pénibles, de ma vie») avant de participer aux désastres de la campagne d'Allemagne. Ces deux journaux (1811 et 1814) dressent l'une devant l'autre deux des femmes les plus importantes dans le vie de Stendhal : la comtesse Daru qu'il tente de conquérir le 3 juin 1811, dans le parc de sa propriété de Montmorency lors de cette fameuse promenade transformée en «*battle*» (dessinée par un croquis au style tout militaire, p. 73 ; [cf. 78 (k)]), et Angela Pietragua, ancienne et élégante maîtresse retrouvée à Milan. Cette date du 3 juin 1811, quoique marquée d'un échec, restera pour Stendhal une «*le heureuse*» (p. 62) que l'écriture du *Journal* sait faire renaître : «*Nosce te ipsum... Mon moyen, c'est ce journal*» (10 août 1811) au point de confondre les plans : «*Ton affaire est-elle de vivre ou de décrire ta vie ? Tu ne dois faire de journal qu'autant que cela peut t'aider à vivre da grande.*» (23 septembre 1813). La rupture avec la Pietragua constitue l'un des sommets du *Journal*. En femme élégante, au récit par Stendhal de leurs amours passées, elle s'était écriée le 12 septembre 1811 : «*Mais, c'est un roman !*». Elle ajouta, dans ce magnifique style indirect rapporté par Stendhal : «*je trouve en rentrant un petit billet (...)* Elle me dit *vous* et me donne rendez-vous dans une petite église.

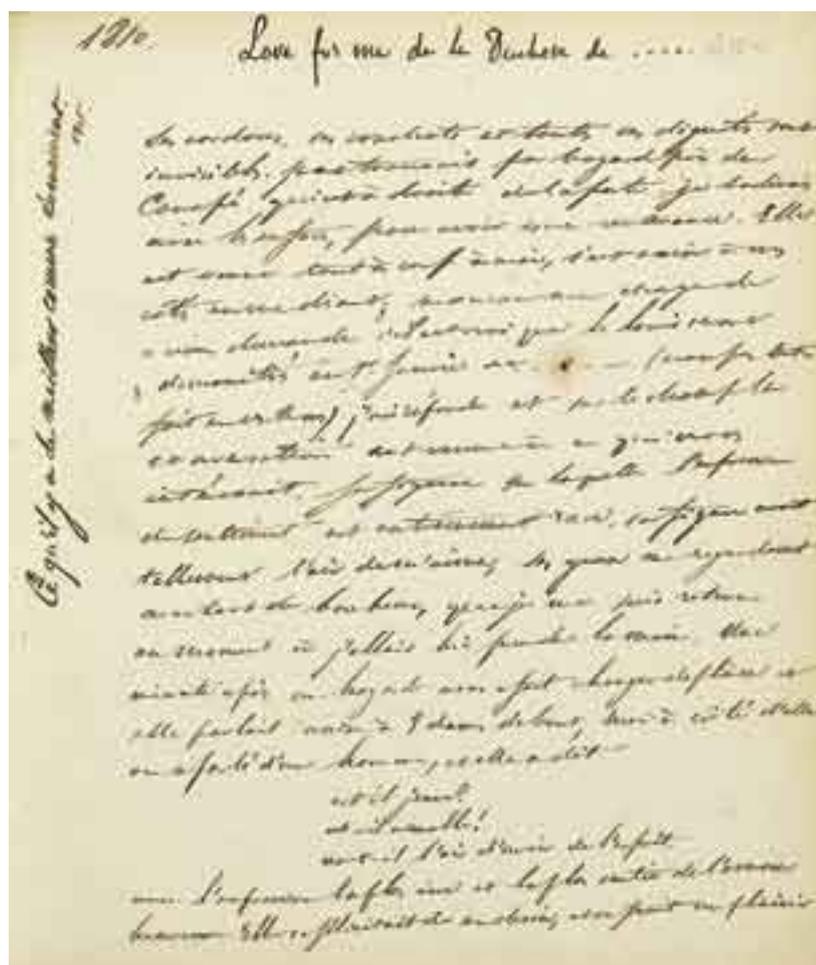


78 (1)

J'y vais ce matin à 10 heures. Elle me dit que comme, à Gênes, j'ai resté quinze jours sans lui écrire, tout est fini entre nous. Elle me dit que l'illusion est détruite (...) Tout cela est-il réel ? J'en doute seulement en écrivant ceci une heure après la chose (...) Elle était fort jolie sous son voile noir. Elle m'a dit à la fin qu'elle ne disait pas cela sans peine» (pp. 16-17). Aussitôt la rupture, Stendhal reprend l'écriture de son premier livre : la *Vie de Haydn*.

Du *Journal* comme dessin

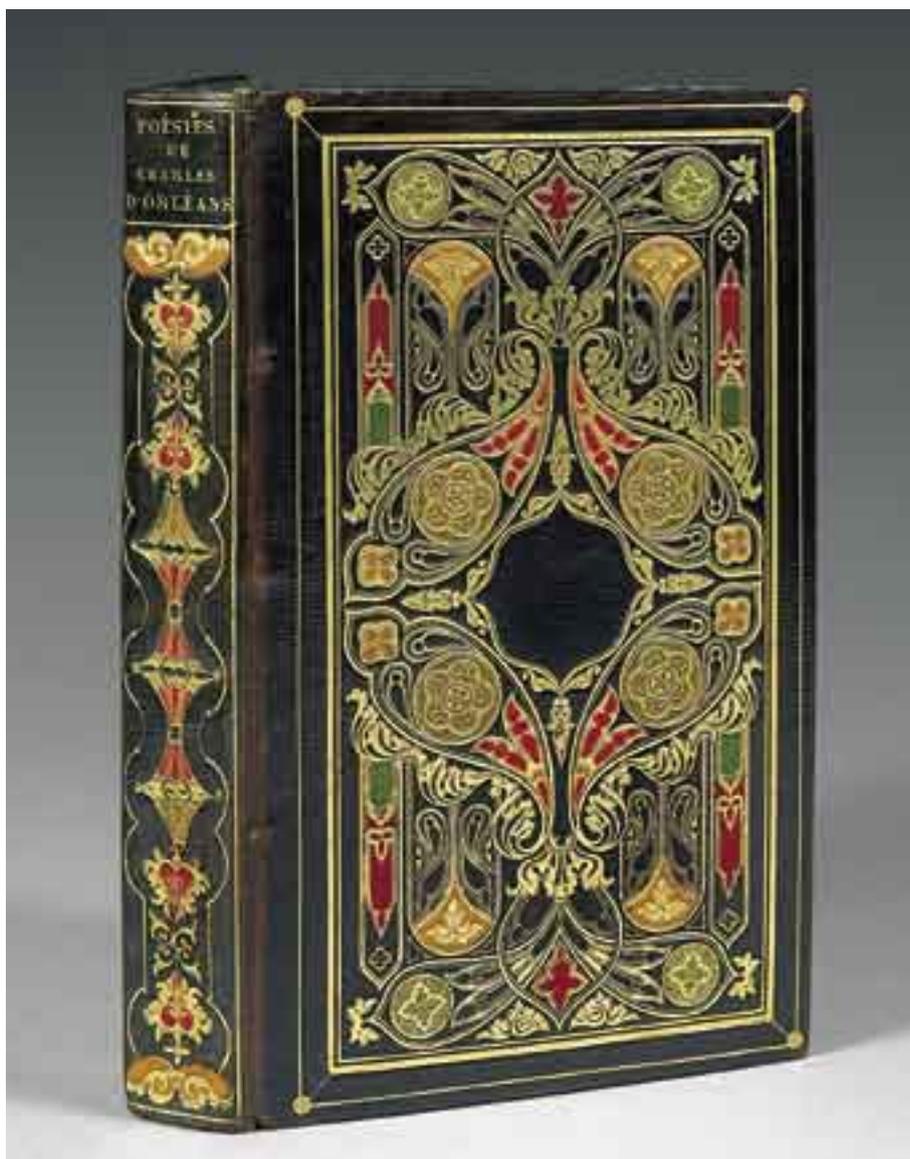
Mais la linéarité de cette «histoire» de Stendhal ne doit pas masquer la nature profondément diachronique du *Journal* telle que la révèle la matérialité de ces cahiers qui n'ont souffert d'aucune transformation malheureuse depuis le temps de leur conception. La datation des écritures et relectures, les discontinuités et les ruptures devront ainsi être soumises un jour à l'attention minutieuse des spécialistes. Elles montreraient sans doute que la distinction habituelle entre journal et autobiographie - entendue comme reprise *a posteriori* du temps passé selon Philippe Lejeune - ne tient pas la route chez Stendhal. Les allers-retours entre les avants et les après sont en effet constants. Les feuillets blancs sont autant de projections vers l'avenir de l'écriture si bien que tout est autobiographie au sens où elle est «biographie d'un individu écrite par lui-même» (Philippe Lejeune, in *Stendhal et les problèmes de l'autobiographie*, Grenoble, PUF, 1976). Écriture première, celle de la projection, et écriture seconde, celle de la rétrospection, sont alors étroitement mêlées :



78 (m)

«Laisser de la place dans les cahiers pour les notes que j’y ferai peut-être les années suivantes» (avril 1806, 95r°). S’il y a des blancs, c’est parce que Stendhal ne les a pas remplis. Son usage de l’ordre du cahier n’est pas chronologique mais arithmique : en 1810, le 12 juin succède au 12 août. Dès les premières pages du cahier de Marseille, Stendhal précise par un *nota* : «La fin de ce journal est coupée par des pièces diverses, mais les dates montrent précisément ce qui fait le tableau de ma vie.»

Car le *Journal* ne propose pas un visage figé de Stendhal qui s’est toujours opposé à une quelconque description du bonheur : mauvais tableau, elle le figerait. «Le plaisir les peindrait, l’instruction les dissèque. *Myself*» écrit-il en exergue au journal d’août-septembre 1810 après avoir écrit le 7 juin 1810 : «Je sens bien qu’on gâte la plus jolie partie, comme la plus jolie femme en la disséquant. C’est un portrait qu’on devrait faire, mais ceci a toute la sévérité d’une étude.» (p. 27). Si la quête du bonheur passe bien chez Stendhal, selon l’un de ses thèmes récurrents, par le recours au masque et à l’isolement, alors le *Journal* dans ses fragmentations et discontinuités, dessin plutôt que tableau, annonce l’oeuvre à venir. Stendhal prend ainsi son rang, au même titre que saint Augustin, Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand dans la puissante lignée des grands auteurs de l’autobiographie en Occident. Et ce *Journal*, éloigné de toute linéarité, présente en outre, sous la forme respectée de ces cahiers originels constamment repris, relus ou réécrits, une diachronie vivante : «L’auteur évite de représenter le passé comme un bloc monolithique, ce qui jusque là avait été la règle. Pour la première fois, le mystérieux cheminement de la mémoire redevient sensible.» (V. Del Litto, *Stendhal. Oeuvres intimes*, I, p. XXXIII).



79

79

ORLEANS, Charles d'.

Poësies

Grenoble, J. L. Giroud, 1803

In-12 (158 x 94mm)

1 500 / 2 000 €

ETONNANT EXEMPLAIRE. EDITION PRINCEPS DES POESIES DE CHARLES D'ORLEANS

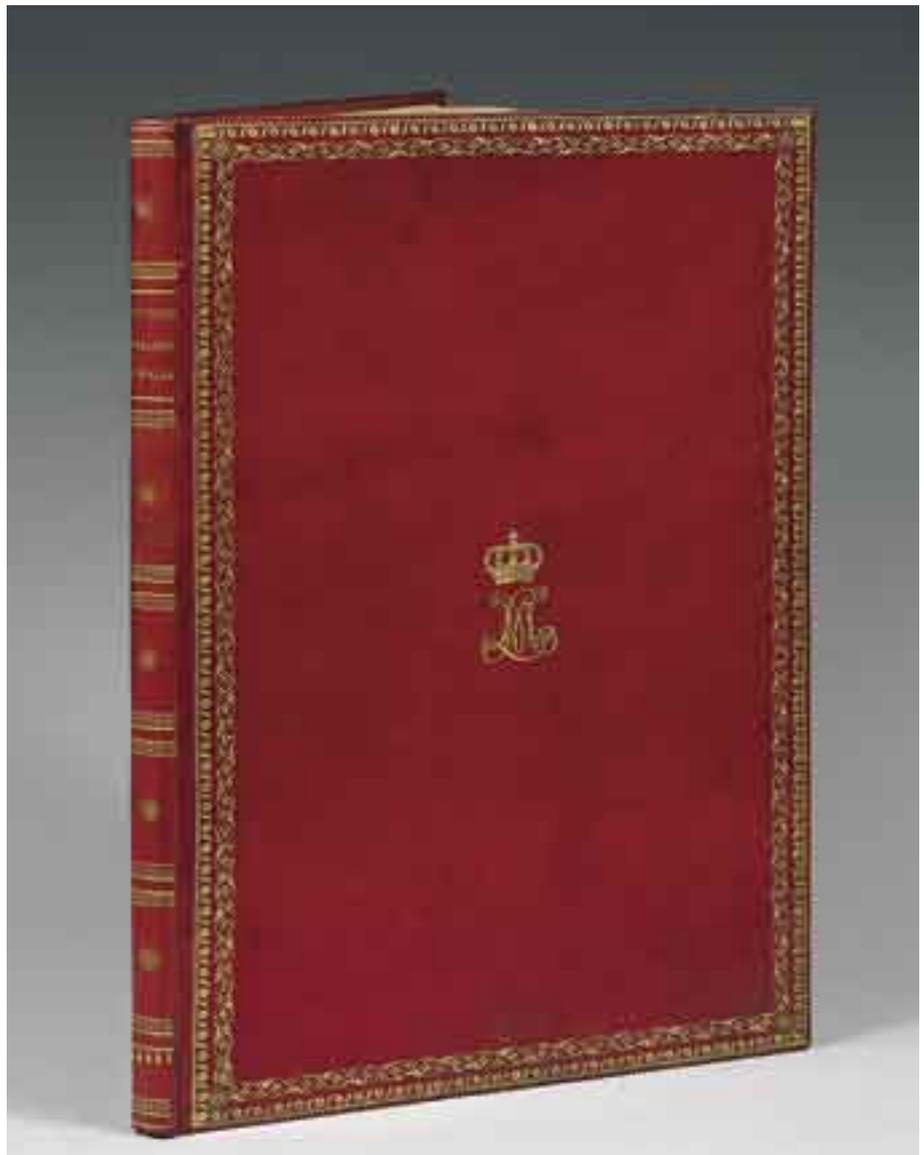
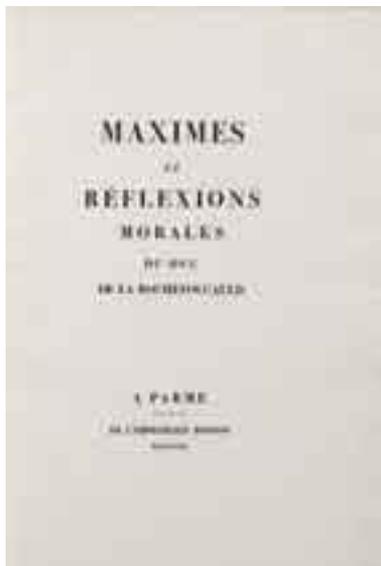
EDITION PRINCEPS. Petit fleuron sur la page de titre

RELIURE MOSAÏQUEE VERS 1830. Maroquin aubergine à grain long, grand décor doré et mosaïqué de maroquins rouge, citron, brun et verts, plaque à motifs courbes sur fond «à la cathédrale», encadrements de filets, dos long mosaïqué et doré, gardes de papier bleu ciel, tranches dorées. Boîte

PROVENANCE : Jules du Moulin (ex-libris en couleurs) -- A.-G. du Plessis (ex-libris) -- Portheu de La Morandière (ex-libris volant) -- Louis Barthou (ex-libris ; Paris, I, 25 mai 1935, n° 117)

REFERENCE : Tchemerzine, IV, p. 29

Fait rare dans l'histoire de la littérature, la somptueuse poésie de Charles d'Orléans resta méconnue jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. En 1778 parurent quelques poèmes, tirés à peu d'exemplaires dans les *Annales poétiques ou Almanach des Muses*. Puis, cette édition de 1803, dite à juste titre princeps, révéla le grand poète à un monde romantique épris de style néo-troubadour. Ce goût et cette découverte expliquent sans doute la reliure somptueuse décidée par le premier possesseur de ce livre.



80

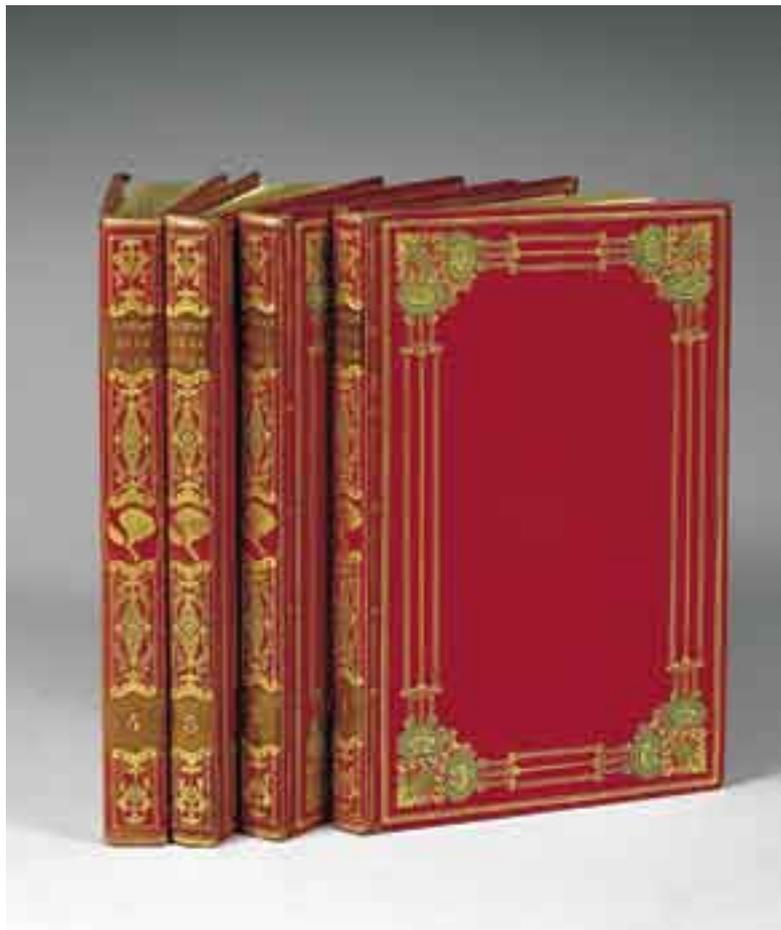
80
LA ROCHEFOUCAULD,
François, duc de.
Maximes et réflexions morales
Parme, Bodoni, 1811
In-folio (460 x 310mm)
15 000 / 20 000 €

**MAGNIFIQUE EXEMPLAIRE DE MARIE-LOUISE. IMPRESSION DE BODONI
SUR UN TEXTE FRANCAIS**

TIRAGE unique à 125 exemplaires sur papier vélin
RELIURE DE L'EPOQUE. Papier maroquiné rouge, double encadrement, chiffre couronné au centre des
plats, dos long orné
PROVENANCE : Marie-Louise, duchesse de Parme (chiffre couronné)
REFERENCES : Brooks 1104 -- Brunet III, 846

Petites décharges sur les contre-plats et les gardes, infimes restaurations aux coiffes et aux angles

Bodoni donna en même temps deux éditions de ses *Maximes*. Celle-ci au format in-folio et d'un petit tirage, et une autre au format in-4 à 255 exemplaires. Marie-Louise devint duchesse de Parme en 1816. Elle acquit alors tous les livres imprimés par Bodoni, et les fit relier à ses armes ducales. Le même chiffre couronné se trouve sur son exemplaire des *Fables de la Fontaine* imprimé à Parme par Bodoni en 1814 (Olivier-Hermal-de Roton 2654, 7).



81

81

LORRIS, Guillaume de, et Jehan de Meung.

Le Roman de la rose. Nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs et plus anciens manuscrits par M. Méon
Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, 1813

4 volumes grand in-8
(246 x 144 mm)

2 500 / 5 000 €

UNE MERVEILLE DE LUXE : LE ROMAN DE LA ROSE IMPRIME SUR PAPIER ROSE, TRES GRAND DE MARGES, RELIE EN MAROQUIN ROSE PAR SIMIER, AVEC UN FER A LA ROSE AU DOS. EDITION DEDIEE AU COMTE DARU, LE FAMEUX PROTECTEUR DE STENDHAL. EXEMPLAIRE DE LA DUCHESSE DE BERRY

Avec un intéressant glossaire de vieux français à la fin du volume 4

TIRAGE : l'un des trois exemplaires imprimés sur papier rose selon Brunet

ILLUSTRATION : portrait de Jehan de Meung dessiné par Langlois du Pont de l'Arche et gravé par Ab. Girardet et 4 eaux-fortes gravées par Patas et Demonchy d'après Ch. Monnet, quelques illustrations dans le texte d'après les manuscrits

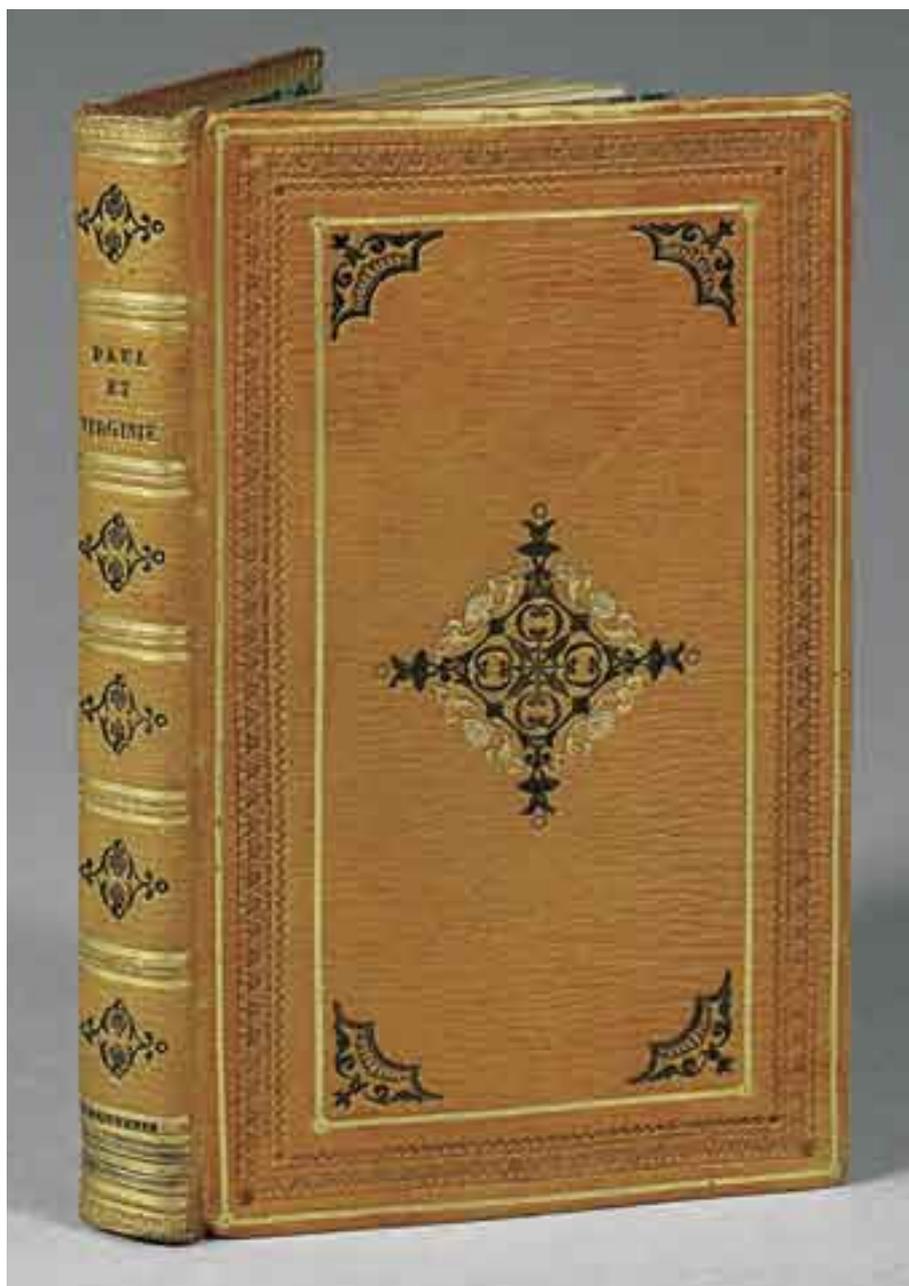
RELIURE MOSAÏQUEE DE L'EPOQUE, SIGNEE DE SIMIER. Maroquin rose à grain long, décor doré et mosaïqué de maroquins verts, écoinçons et filets, dos longs très ornés avec fleuron à la rose au centre des dos, signatures en queue de deux dos, gardes de papier ciré rose, tranches dorées

PROVENANCE : duchesse de Berry, avec cette note au crayon sur une garde «Purchased at the sale of the Duchess of Berry's Books, at Evan's Pall Mall, March 24, 1831»

REFERENCES : Brunet III, 1175-1176 («cette édition, bien imprimée sur papier vélin, doit être préférée à toutes les autres») -- R. Bossuat, 2807

Trace d'ex-libris, petit déchirure marginale en 6/3 (vol. 3, p. 45). Quelques salissures dans les marges des gardes, usures relatives aux angles

Première édition critique et meilleure édition ancienne du premier ouvrage de poésie française. Dédicée au comte Daru, abondamment annotée et accompagnée de nombreuses variantes, l'édition a été établie par le collectionneur de livres D.M. Méon d'après les plus anciens manuscrits connus et a servi de référence pendant plus d'un siècle.



82 (agrandi)

82

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri.

Paul et Virginie

Paris, chez Deterville libraire (Imprimerie P. Didot), 1816

In-12 (137 x 82mm)

1 000 / 2 000 €

ETONNANTE RELIURE DE THOUVENIN

Chiffre P. Didot sur la page de titre

ILLUSTRATION : 4 eaux-fortes de Moreau le Jeune et A. Desenne gravées par les frères De Villiers

RELIURE SIGNÉE DE THOUVENIN. Maroquin citron à grain long, fleuron central et petits écoinçons peints de noir avec motifs de fers dorés, encadrements de filets dorés et d'une roulette estampée à froid, dos à nerfs orné d'un décor doré, de fleurons et de lettres peints de noir, tranches dorées. Etui

Quelques modestes rousseurs. Petites abrasures à un bord de la reliure

83

STAEL HOLSTEIN Anne-Louise-
Germaine Necker, baronne de.
Lettre autographe à Benjamin
Constant, à l'encre noire
23 janvier 1814
6 pages in-4 (225 x 182mm)
5 000 / 8 000 €

**RARE LETTRE DE MADAME DE STAEL A SON ANCIEN AMANT DANS
LAQUELLE ELLE LUI DONNE DES CONSEILS DE STRATEGIE EDITORIALE,
ET LUI FAIT PART DE SES INQUIETUDES QUANT AUX EVENEMENTS
POLITIQUES. ANCIENNE COLLECTION BRADLEY MARTIN**

RELIURE. Dos de chagrin noir, plats de papier bleu. Lettre montée sur onglets
PROVENANCE : H. Bradley Martin (ex-libris ; Monaco, 17 octobre 1989, n° 1238)
REFERENCE : *Madame de Staël, Charles de Villers, Benjamin Constant, Correspondance*, Kurt Kloocke,
Frankfurt am Main, 1993

Madame de Staël dit son admiration pour les premières pages du livre de Constant (*De l'esprit de conquête*) et, depuis l'Angleterre où elle est contrainte à l'exil par Napoléon, lui donne des conseils de stratégie éditoriale. Cependant elle lui reproche de critiquer les Français à l'heure où les Alliés ont pénétré en France. En effet, le 9 janvier les Russes, sous le commandement de Blücher, prennent Strasbourg. Dès le 15 janvier, Schwarzenberg porte son centre de Vesoul à Langres. Le 16 janvier, Blücher arrive à Nancy, et le 24 janvier, les forces françaises se sont repliées derrière le plateau de Langres. Cette lettre est donc écrite au plus fort de la campagne de France :

«Est-ce que vous ne voyez pas le danger de la France ? est-ce que vous ne sentez pas le vent de la contre révolution qui souffle en Hollande, en Suisse et qui va bientôt tout bouleverser en France ? est-ce le moment de dire du mal des Français quand les flammes de Moscou menacent Paris ? - le duc de Berri est venu chez moi et je ne suis pas mal avec les Bourbons - s'ils reviennent il faut se soumettre car tout vaut mieux que de nouveaux troubles, mais ils ne sont en rien changés ni surtout ceux qui les entourent, et si le pouvoir absolu de Napoléon avait uni contre lui l'Europe, le leur sera rivé par elle. [...] Il n'est plus temps d'exciter contre les Français, on ne les hait que trop. [...] Il faut qu'il signe une paix humiliante et demande une assemblée représentative en France [...] L'opposition est ici de mon avis et vous savez si je hais Napoléon ! [...] On ne peut dire du mal des Français quand les Russes sont à Langres - dieu me bannisse de France plutôt que de m'y faire rentrer par des étrangers.»

Madame de Staël évoque enfin leur liaison douloureuse : «Je n'ai cessé de vous écrire je ne cesserai jamais. Vous m'avez fait beaucoup de mal et plus je vis ici plus je vois que votre caractère n'est pas moral – mais je respecte en vous votre talent et le sentiment qui a rempli mon cœur pendant tant d'années – je serai donc toujours une amie pour vous. Jamais vous ne devrez en douter.»

Une note de six lignes, d'Albertine de Staël, sa fille, se trouve en tête de la lettre. Cette lettre est la seule de Madame de Staël adressée à Benjamin Constant qui soit passée dans les ventes aux enchères internationales depuis 1977.

2. C'est une lettre de votre homme Mandantoshi
 sur votre ouvrage. Il faut que je dise toute
 mon admiration sur ce que vous avez écrit. J'ai été
 intéressé en la lisant comme je l'ai été par son
 roman. C'est beaucoup qu'un tel récit puisse me
 faire cette impression & me donner une telle idée de
 ce que vous savez. Je ne suis pas surpris de voir
 un homme qui le dit lui-même en avoir la même
 impression et il ne peut pas y avoir de doute sur
 cela. Je ne puis que vous le faire imprimer sans
 aucun nom propre. Cette forme est la meilleure
 pour le temps actuel. Le premier chapitre a dix
 pages il en faudrait cent mais cinq fois autant
 avec de nous - si vous voulez vous détacher de la
 circonstance de votre grand ouvrage, si vous
 voulez vous rattacher à la circonstance mettez
 de nous pages - si j'ai tort ordonne
 ce que vous m'avez dit par courtoisie, et vous
 serez obéi. Je ne puis que vous le faire
 imprimer par ce que vous m'avez dit et qu'il
 faut que vous le fassiez par ce que vous m'avez dit.

le 23 janvier.
 1814

M. de la Harpe
 au Comte de Ségur



84

84

GOYA Y LUCIENTES, Francisco
José de.

La Tauromaquia

Madrid, 1816

In-folio oblong (333 x 440 mm)

40 000 / 60 000 €

LIVRE LE PLUS RARE DE GOYA

EDITION ORIGINALE. Exemplaire à grande marge

ILLUSTRATION : 33 eaux-fortes, aquatintes et pointes sèches originales de Goya montées sur onglet, et précédées d'une page de titre avec les filigranes Bartolome Mongelos donnant des explications sur les sujets traités et les personnages représentés, publié par l'artiste en 1816. Les planches 4, 7, 9, 11, 14, 18, 29 avec le filigrane Morato, la planche 19 avec le filigrane Serra, le reste est sur papier identique mais sans filigrane

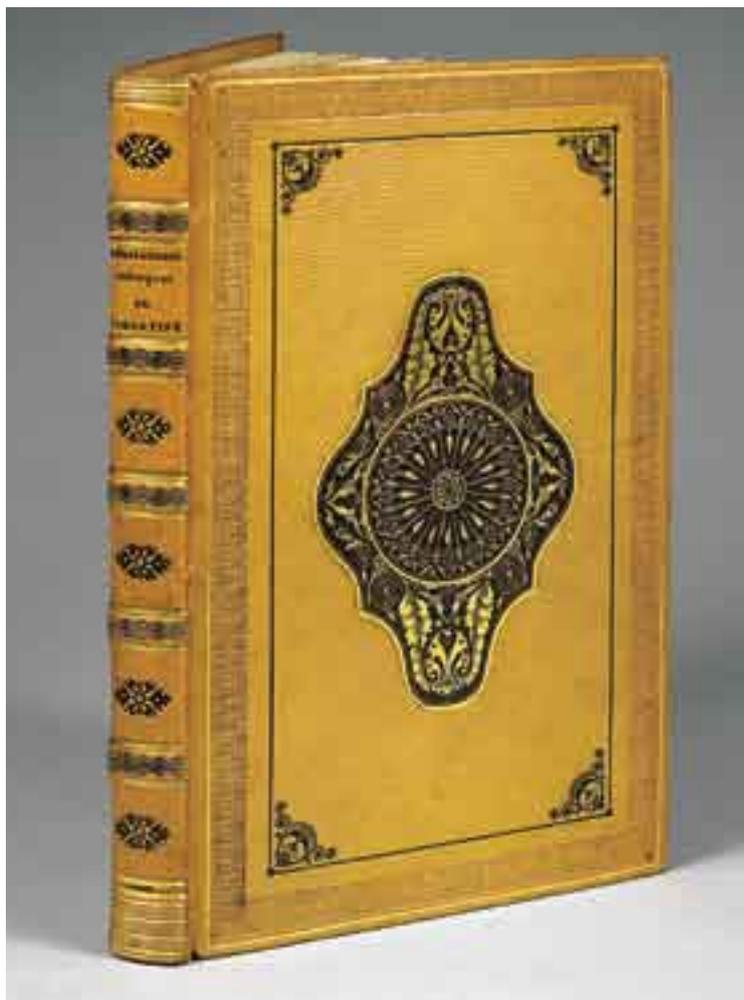
RELIURE FRANCAISE DE L'EPOQUE. Chagrin noir, couronne de marquis dorée sur les plats, double filet doré en encadrement, dos long avec filets dorés et tranches dorées

REFERENCE : Harris, t. II, p. 307 III

Pâle rousseur angulaire sur les planches 1 et 2, très infime manque de papier dans la planche 5 n'affectant pas l'image et dans la planche 9 sur l'image.

Dans cette superbe série consacrée à la tauromachie, Goya exprime sa grande connaissance de cet art si typiquement espagnol et qu'il a pratiqué avec passion dans sa jeunesse. Comme personne avant lui, il peint avec vivacité et puissance le combat entre l'homme et le taureau, présentant l'origine et l'histoire de la tauromachie en Espagne suivi des prouesses de certains de ses contemporains comme Martincho, Pedro Romero et d'autres.





85

85

LAMARTINE, Alphonse de.
Méditations poétiques
 Paris, Charles Gosselin, 1823
 In-4 (245 x 157mm)

3 000 / 5 000 €

LUXUEUSE RELIURE MOSAÏQUEE DE VOGEL SUR UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE

EDITION EN PARTIE ORIGINALE, avec quatre pièces nouvelles. Culs-de-lampe lithographiés

TIRAGE : un des 25 exemplaires sur grand papier vélin

ILLUSTRATION : un frontispice représentant le poète rêvant, les yeux tournés vers le ciel, et 5 lithographies par C. Motte d'après Mendoze.

RELIURE MOSAÏQUEE DE L'ÉPOQUE SIGNÉE DE VOGEL. Maroquin citron, grand décor doré, peint et mosaïqué, grande plaque centrale ovale, dorée et mosaïquée de maroquin aubergine, encadrement d'un filet et fleuron angulaire peints de noir, roulette estampée à froid à motif de palmettes et filet doré en encadrement, dos à nerfs orné avec décor de filets dorés et fleurons peints de noir, gardes de papier marbré, non rogné

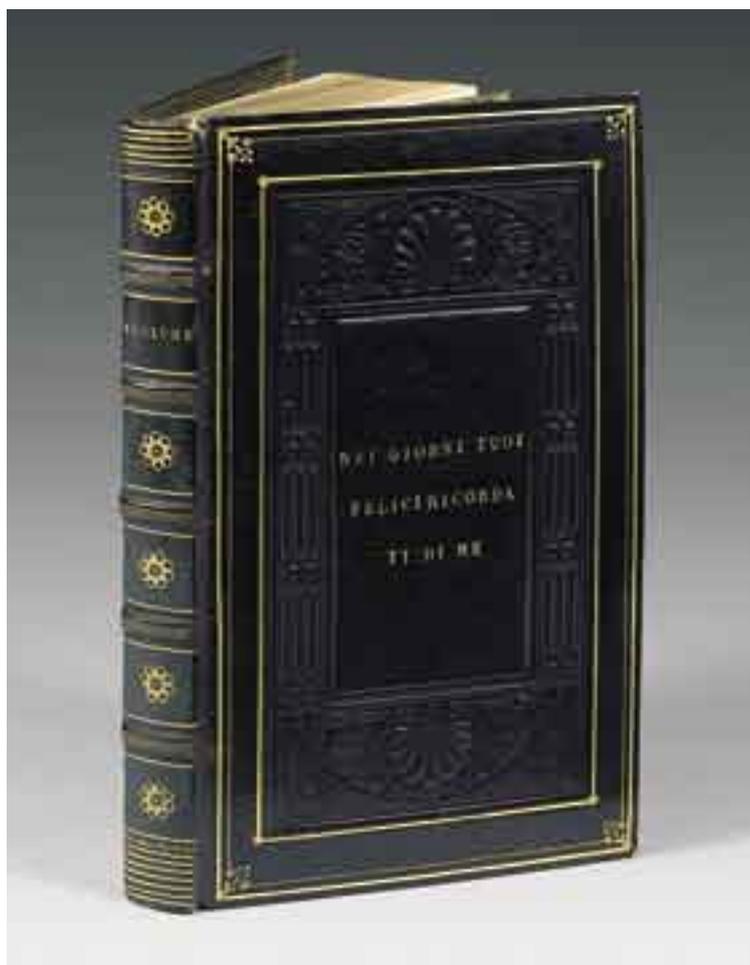
PROVENANCE : Dr Léon Lascoux (Paris, I, 1948, n° 380) -- Dart (Paris, 1977, n° 252) -- André Rodocanachi (ex-libris)

EXPOSITION : *Livres du Cabinet de Pierre Berès*, Château de Chantilly, 2003, n° 30

REFERENCE : Vicaire 92

Quelques piqûres. Très légères traces de frottements à la reliure

Cette édition, enrichie de quatre pièces nouvelles, fut précédée de huit autres, portant le total des exemplaires vendus des *Méditations* à plus de vingt mille. L'âge romantique partagea un grand ferveur pour les premières œuvres de ce poète né en 1790. Ce succès explique que des possesseurs attentifs aient recherché des artisans relieurs talentueux pour cette poésie si précieuse. Ernest Frédéric Charles Vogel, installé à Paris dès 1814, signe ici l'une de ses plus belles productions.



86

86

CONSTANT, Benjamin.
Adolphe, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu ...
 Paris, Brissot-Thivars, 1824
 In-12 (170 x 96mm)
 3 000 / 5 000 €

UN BIJOU AMOUREUX

RELIURE DE L'EPOQUE SIGNEE ED. VIVET. Maroquin aubergine, décor estampé à froid et doré, inscription au centre du plat supérieur « NEI GIORNI TUOI FELICI RICORDA TI DI ME » [dans tes jours heureux souviens-toi de moi], encadrée par une plaque à décor de coquillage, plaque identique avec motif central sur le plat inférieur, encadrement de filets dorés avec fleurettes aux angles, dos à nerfs orné. Boîte
 EXPOSITION : *Livres du Cabinet de Pierre Berès*, Château de Chantilly, 2003, lot n° 31
 REFERENCE : Carteret I, p. 180

Quelques piques

Mme Diana Scarrisbrick nous a signalé l'existence d'un bijou, dans les collections de Chatsworth, sur lequel est inscrit le même vers. Il s'agit d'une bague offerte par le cinquième duc de Devonshire à sa maîtresse et future femme Elizabeth Foster, elle-même grande amie et correspondante privilégiée de Madame de Staël (voir Victor de Pange, *Le plus beau de toutes les fêtes*). La première femme du duc était elle-même proche d'Alfieri. Le rédacteur du catalogue de l'exposition de Chantilly a découvert dans ces vers une citation de *L'Olympiade* de Métastase mise en musique en 1731 par Pergolèse. Ce vers a donc constitué un motif amoureux récurrent dans le petit groupe formé autour de Benjamin Constant et Madame de Staël, de son ami Elizabeth Forster et du cinquième duc de Devonshire. Cet exemplaire n'a retenu ni les noms ni l'histoire. C'est un mystère. Qui l'offrit à qui ? Seul reste ce tutoiement d'amants, ces mots d'amour en italien comme un colloque sentimental, un rendez-vous, en lettres d'or sur fond de nuit.

raisins sur la table. Jacques me fit jurer de n'aller voir vendanger nulle part, et de me réserver pour le clos de Clochegourde. Jamais ces deux petits êtres habituellement souffrans et pâles, ne furent plus frais, ni plus roses, ni aussi agissans et remuans que durant cette matinée. Ils babillaient, allaient, trottaient, revenaient. M. et madame de Mortsauf ne les avaient jamais vus ainsi. Je redevins enfant avec eux! Nous allâmes par le plus beau temps vers les vignes, et nous y restâmes une demi journée. Comme nous nous disputions à qui trouverait les plus belles grappes, à qui remplirait plus vite son panier! C'étaient des allées et venues des ceps à la mère; il ne se cueillait pas une grappe qu'on ne la lui montrât. Elle se mit à rire du bon rire plein de sa jeunesse, quand arrivant après Madelaine, avec mon panier, je lui dis: — Et les miens, maman? Elle me répondit: — Cher enfant, ne t'échauffe pas trop! Puis me passant la main tour à tour sur le cou et dans les cheveux, elle me donna un petit coup sur la joue en ajoutant: — Tu es en nage!

Ce fut la seule, l'unique fois que j'entendis cette caresse de la voix, le *tu* des amans. Je regardai les jolies haies couvertes de fruits rouges, de sinelles et de mûrons; j'écoutai les cris des enfans, je contemplai la troupe des vendangeuses, la charrette pleine de tonneaux et les hommes chargés de hottes; je gravai tout dans ma mémoire, tout jusqu'au jeune amandier sous lequel elle se tenait, une ombrelle étendue, fraîche, colorée, riieuse! Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange avec une application corporelle, silencieuse et soutenue, par une marche lente et mesurée qui laissa mon ame libre. Je goûtai l'ineffable plaisir d'un travail extérieur qui voiture la vie en réglant le cours de la passion, dans ce mouvement mécanique, à tout incendier. Je sus combien le travail uniforme contient de sagesse! Pour la première fois depuis long-temps, le comte n'avait ni maussaderie, ni cruauté. Son fils si bien portant, le futur duc de Lenoncour-Mortsauf, blanc et rose, barbouillé de raisin, lui réjouissait le cœur. Ce jour était le dernier jour de vendange, le général promit de faire danser le soir devant Clochegourde en l'honneur des Bourbons revenus.

*Puis comparez les vobis monastiques
avec la fête
fait ainsi complet
pour tout le monde.*

BALZAC, Honoré de.

Le Lys dans la vallée

Epreuves corrigées autographes (370 pages) et 11 pages autographes [Paris], 15 octobre 1835 et quelques mois plus tard

2 volumes in-4

(236 x 140mm)

200 000 / 400 000 €

SUPERBE JEU D'ÉPREUVES CORRIGÉES DE LA TOTALITÉ DU TEXTE DU LYS DANS LA VALLÉE PUBLIÉ DANS LA REVUE DE PARIS EN ÉDITION PRE-ORIGINALE. EXEMPLAIRE RELIÉ PAR SPACHMANN ET OFFERT PAR BALZAC AU DOCTEUR NACQUART, DEDICATAIRE DU LYS, AMI ET CONFIDENT DE L'AUTEUR, AVEC CETTE PROCLAMATION : «LA PREUVE DE MES EFFORTS»

Très nombreuses annotations, corrections et transformations, ratures et ajouts autographes collationnés ici sur l'édition de la Pléiade (*La Comédie humaine*, t. IX, 1978). Elles sont portées à l'encre brune et noire dans le premier volume puis, dans le second volume et pour sa plus grande partie, à l'encre violacée (cf. illustration précédente). Dans les deux volumes, les feuillets d'épreuves corrigées, imprimés au recto des feuillets, sont paginés au crayon dans l'angle droit [vol. 1 : 1-171 + 4 feuillets d'errata non paginés ; vol. 2 : 1-199]. Nous mentionnons ici cette pagination entre crochets avec, en référence et également entre crochets : les pages correspondantes de l'édition de la Pléiade. Suivant les différents jeux d'épreuves, ces papiers sont de différents formats et de différentes textures

Volume 1 :

Titre calligraphié par Balzac à l'encre noire sur le feuillet de garde de la reliure : «Doct J. B. Nacquart. Scènes de la Vie de Province. Le Lys dans la Vallée. Honoré de Balzac. 1835». Petit feuillet portant au recto, de la main de Balzac, la future, célèbre et importante dédicace de l'édition Werdet, sous une première version ici différente et raturée de celle de l'édition originale : «A Monsieur J. B. Nacquart. Cher Docteur voici l'une des pierres qui domineront dans la frise d'un édifice littéraire lentement et laborieusement construit. je veux y inscrire votre nom en vous la dédiant, autant pour remercier le savant qui s'entendit si bien avec la nature pour me sauver jadis, que pour honorer l'ami. Honoré de Balzac, 11 8bre 1835.» Et au verso de ce même feuillet : «Voici ce qui me semble le plus curieux manuscrit, cher docteur, c'est la preuve de mes efforts, gardez-la. vous aurez successivement les épreuves d. chaque article, ceci est le premier. La dédicace ne paraîtra qu'au dernier article et en tête du livre».

Jeu d'épreuves I.

[1-2 ; pp. 915-916] : préface de la préoriginale. Page 1 corrigée avec mention : «Lucien, je n'ai plus besoin que d'une révision», et l'ajout de l'épigraphe tiré de *Séraphita*

[2-3 ; pp. 969-970] : *Envoi à madame la comtesse Nathalie de Manneville*. Sans les titres du chapitre ni la signature qui, présents sur Epreuves I (Lovenjoul A 117), disparaissent dans l'édition Charpentier de 1838 [3-33 ; pp. 970-1003] : de «A quel talent nourri de larmes» à «au détriment de M. de Chessel». Très corrigé avec nombreuses biffures

Jeu d'épreuves II.

[34-72 ; pp. 970-1003] : reprise du même texte dans un état sans doute antérieur et plus proche du manuscrit avec une division en chapitre, la signature «Félix» pour la lettre d'envoi et le titre «les deux enfances» pour le premier chapitre»

Reprise de jeu d'épreuves I.

[73-86 ; pp. 1003-1018] : de «en apprenant à sa femme plusieurs circonstances», qui continue le texte des deux jeux précédents, à «Nous commençâmes à échanger des regards d'intelligence ; mes larmes». Très corrigé et très raturé avec un becquet à la page 76, un autre à la page 80 ; la première publication de la *Revue de Paris* (22 novembre 1835) se clôt une page avant sur la phrase «M. Félix est un charmant jeune homme» (85)

Jeu d'épreuves III.

[87-149 ; pp. 915-1027] : avec mention autographe «Bon à tirer, de Balzac» et «Lucien, corrigez aujourd'hui ce bon à tirer des 63 premières pages». Reprise du texte depuis le début, peu corrigé jusqu'à la page 129. Corrections relativement importantes de la p. 129 à la p. 139 où on lit la phrase «M. Félix est un charmant jeune homme» qui est le terme du précédent jeu d'épreuves. Le texte continue avec quelques corrections et la mention p. 141 : «Bon à tirer... de Balzac». Cette page reprend le texte qui s'arrêtait p. 86 du précédent jeu d'épreuves. Quelques corrections jusqu'à la p. 149 : «Bon à tirer»...

Jeu d'épreuves IV.

[150-160 ; pp. 1027-1038] : de «Mais repris-je» jusqu'à «pauvre, seul ! De Balzac». Importantes corrections sur des pages imprimées sur un papier différent

Reprise du jeu d'épreuves III.

[161-171 ; pp. 1028-1038] : texte du jeu d'épreuves précédent repris à partir de la p. 151, amplement et différemment corrigé avec un becquet et la mention p. 161 : «Lucien, vous ne m'avez pas donné épreuve du feuillet 64»

A la fin : 9 pages d'errata sur 4 feuillets : 5e, 6e et 2e errata avec le dernier feuillet en partie replié et une longue note d'errata adressée à Lucien

Volume 2 :

Titre calligraphié par Balzac à l'encre noire sur le feuillet de garde de la reliure : «Le Lys dans la vallée; Modèle. 2». C'est ce volume qui voit le passage à l'encre rouge violacée à la p. 20

Bon à être
 dans la révolution, au Bourcaud
 et de mon oncle à celui
 l'impression de la Revue
 de Bellegarde

LYS DANS LA VALLÉE.

(SUIVE.)

Il est des anges solitaires.
(Sénarclia.)

Premiers amours.

Ma petite brouille avec le comte avait eu pour résultat de m'implanter à Clochegourde encore plus avant que par le passé, j'y pus venir à tout moment sans exciter la moindre défiance, et les antécédens de ma vie me portèrent à m'étendre comme une plante grimpanche, dans la belle âme où s'ouvrait pour moi le monde enchanteur des sentimens partagés. A chaque heure, de moment en moment, notre fraternel mariage fondé sur la confiance devint plus cohérent; nous nous établissions chacun dans notre position: la comtesse m'enveloppait dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel; tandis que mon amour séraphique en sa présence, devenait loin d'elle mordant

Jeu d'épreuves I.

[1-9 ; pp. 1038-1048] : de «pensées m'éleva soudain» à «tout rentra dans l'ordre à Clochegourde». Sur un papier avec titre courant : «Revue de Paris». Très fortement corrigé avec nombreux ajouts dans les marges ou au verso des feuillets et la note de Balzac à Lucien (p. 7^v) : «vous recevrez avant 4 heures les deux dernières pages». Sur cette p. 9 se clôt la livraison du deuxième article de la *Revue de Paris* publiée le 29 novembre 1835

Jeu d'épreuves II.

[10-19 ; pp. 1038-1048] : de «se communiquent ainsi le mouvement de la lumière. Cette pensée m'éleva soudain» à «tout rentra dans l'ordre à Clochegourde». Très corrigé avec ajouts dans les marges et un becquet p. 18

Jeu d'épreuves III.

[20-34 ; pp. 1048-1064] : de «Ma petite brouille avec le comte», avec titres et épigraphe, à «après l'expiration des baux à moitié». A l'encre rouge violacée, quelques traces d'or dans l'encre (p. 33), note de Balzac au typographe Lucien p. 20 : «Lucien, donnez-moi encore une épreuve de ces 15 pages qui en feront 16». Très fortement corrigé surtout sur les pp. 28-34 avec importants ajouts dans les marges et au verso des pages 31 et 34. Il s'agit de l'importante et belle scène des vendanges à Clochegourde

Jeu d'épreuves IV.

[35-51 ; pp. 1048-1064] : de «Ma petite brouille avec le comte», avec titres et épigraphe, à «quelle lassitude s'empare de l'être quand après avoir lutté, rien n'est ob-». Les cinq dernières pages sont très fortement corrigées et de très importants ajouts, toujours à l'encre rouge violacée et cinq bequets. Il s'agit de la scène des amendements agricoles pratiqués sur les nouvelles fermes de la comtesse de Mortsauf ; [52-68 ; pp. 1048-1083] : importantes et régulières corrections et ajouts à l'encre rouge

Jeu d'épreuves V.

[69-99 ; pp. 1048-1080] : de «Ma petite brouille avec le comte» à «Oh, oui, lui dis-je». A l'encre rouge violacé, note de Balzac à Lucien p. 69 : «Lucien voici 32 pages pour votre première feuille, donnez-moi une épreuve de cette feuille pour 3 heures, j'irai la chercher moi-même en vous apportant la 1/2 feuille qui reste corrigée dont il me faudra une épreuve pour ce soir huit heures.» Nombreuses corrections et ajouts dans les marges surtout à partir de la p. 85 au sujet des amendements agricoles et avec ajouts au verso de deux feuillets et un becquet, la colère du comte de Mortsauf est très corrigée à la p. 92

Jeu d'épreuves VI.

[100-149 ; pp. 1048-1097] de «Ma petite brouille avec le comte» à «j'étais encore glacé par le sévère accueil de ma mère. De Balzac». Fin de la troisième publication dans la *Revue de Paris* du 27 décembre 1835 et le tome I de l'édition originale. Retour à l'encre noire, note de Balzac : «Bon à tirer dont la révision est recommandée», peu de corrections au début, devenant importantes à partir de la p. 118. La p. 136 avec la lettre de la comtesse à Félix dépasse le point d'arrêt de la p. 68 (Pléiade p. 1083). «Bon à tirer» porté à l'envers sur la p. 138. Au verso de la p. 144 : «Lucien envoyez-moi un tiers de la 1ère feuille». Important ajout et modification du dernier paragraphe aux dernières lignes de la p. 149 : «Je devinai pourquoi la comtesse m'avait interdit en Touraine»

Jeu d'épreuves VII.

[150-199 ; pp. 1048-1097] : de «Ma petite brouille avec le comte» à «j'étais encore glacé par le sévère accueil de ma mère. De Balzac». A l'encre brune, peu corrigé hormis les deux dernières pages

RELIURES STRICTEMENT DE L'EPOQUE SIGNEES DE JACQUES SPACHMANN. Dos et coins de maroquin bleu à grain long, plats de papier maroquiné bleu, deux filets dorés, dos longs à décor romantique (avec quelques variations de motifs), mention en lettres dorées : «[Jean]. B[a]ptiste N[ac]quart]. Le Lys dans la Vallée. Dernières épreuves. M S S.», non rogné

PROVENANCE : docteur Jean-Baptiste Nacquart (1780-1854) -- Raymond Nacquart -- baron Raymond Auvray (ex-libris)

EXPOSITION : *Centenaire du romantisme en Touraine*, Tours, 9-20 mai 1920, n° 1 -- *Exposition Balzac, librairie Pierre Berès*, 20 mai-20 juin 1949, n° 296 avec fac-similé de l'envoi à Nacquart -- *Honoré de Balzac, exposition du centenaire, Bibliothèque nationale*, 1950, n° 400 -- *Livres du Cabinet de Pierre Berès*, château de Chantilly, 2003, n° 32

REFERENCE : exemplaire non décrit dans la Pléiade

Oxydation du papier dans l'angle supérieur des pages 89-99

Ma mère me fit elle

de ma famille

o d

o aussi, Dis que

est de la
vraie
me G

X 9

X
+ H
H
X
X
X

X

Vo
est
cette
en
du collég

o
o
o

prit cet événement à ma mère, elle s'écria : — Ce maudit enfant ne nous donnera que des chagrins. Je me tins sur mes gardes et me trouvai dans une horrible défiance de moi-même, en trouvant là les mêmes répulsions que j'inspirais à la maison paternelle. Ceux que je voyais aimés étaient de francs polissons, ma fierté s'appuya sur cette observation, et je demeurai seul. Ainsi se continua cette privation constante de joie, et l'impossibilité d'épancher les sentimens dont mon pauvre cœur était gros. En me voyant triste-souffrir, le maître confirma les soupçons erronés que le maître avait de ma mauvaise nature. Je ne savais que me sus écrire et lire, j'étais exporté de la ville de Pont-le-Voy. Je restai huit ans sans voir mes parents ni mes amis. Je menai la vie d'un Pariah. Voici comment et pourquoi j'avais écrit par mois pour mes menus plaisirs. Les plumes, les canifs, les règles, l'encre, le papier dont il fallait nous pourvoir ainsi que des échasses, des balles, des cordes, j'étais banni des jeux; pour y être admis, j'aurais dû flagorner les riches ou flatter les forts de la classe. Mais cette lâcheté que se permettent si facilement les enfans, me faisait bondir le cœur. Je restais assis sous un arbre, perdu dans des rêveries plaintives, ou lisais les poésies de livres que nous avions en bibliothèque. Combien de douleurs étaient cachées dans cette solitude monstrueuse au jeune âge. Quelles angoisses engendrait mon abandon! Imaginez ce que dut ressentir une âme tendre, à la distribution des prix où j'obtins les deux plus estimés, le prix de thème et celui de version? En venant les recevoir sur le théâtre au milieu des acclamations et des fanfares, je me trouvais sans père ni mère pour me fêter, alors que le parterre de notre théâtre était rempli par les parens de tous mes camarades. Au lieu de baiser le distributeur, suivant l'usage, je me précipitai dans son sein et j'y fondis en larmes. L'hiver venu, je brûlai mes deux couronnes dans le poêle. Pendant la semaine employée par les exercices qui précédaient la distribution des prix, les parens demeuraient en ville, je voyais mes camarades décamper joyeusement le matin, et moi dont les parens étaient à quelques lieues de là, je restais dans les cours avec les Outremers, nom donné aux enfans dont les familles étaient aux îles ou à l'étranger. Au retour, le soir, nous vantaient leurs bons dîners qu'ils avaient fait avec leurs pères, leurs mères et leurs sœurs. Ainsi je perdais le double commerce produit par ces visites.

10
H y

ma

10
H y
Hes a

10
H y

T. Samuel
qui ne me
supplait pas
deux ans

10
H y
Hes a

me condamnait
à ne vivre qu'en moi

Cet ensemble est constitué par 4 jeux d'épreuves corrigées pour le premier volume, 7 pour le second. Le texte concerne la totalité des trois articles publiés dans la *Revue de Paris* en préoriginale les 22 novembre, 20 novembre et 27 décembre 1835, soit l'équivalent du tome 1 de l'édition originale publiée chez Werdet. Il est inutile ici de revenir sur les circonstances du très célèbre procès qui opposa Balzac et Bulloz, directeur de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux Mondes*. Bulloz avait trahi Balzac en l'écartant de sa prestigieuse *Revue des Deux Mondes* pour ne pas affronter le tout puissant Sainte-Beuve, ennemi de l'auteur de *La Comédie humaine* et surtout en publiant les premières feuilles du futur *Lys*, non encore corrigées, dans une revue de Saint-Pétersbourg. S'ensuivit un violent procès qui, s'il vit triompher Balzac et avec lui la toute naissante législation du droit d'auteur, perturba surtout la rédaction du *Lys dans la vallée*. La publication en préoriginale était interrompue et partant, elle constituait une entité indépendante puisque la rédaction de l'oeuvre était elle-même interrompue.

Du point de vue de l'histoire des manuscrits littéraires, l'importance du procès est claire. Car les manuscrits de Balzac sont sans comparaison moins développés que les épreuves corrigées, véritable lieu où se crée l'oeuvre, dans de multiples allers-retours, rendus parfois hermétiques. Publier des feuillets non corrigés en Russie revenait donc à trahir la pensée de l'auteur, d'où sa furie. Le manuscrit du *Lys* est conservé à la bibliothèque Lovenjoul (Institut de France) sous la cote A 116. Il est également relié par Spachmann et comporte 140 feuillets. Le projet de l'oeuvre existe déjà mais de nombreux et célèbres passages, comme l'enfance de Félix, n'y apparaissent pas. De même, il comporte, comme les épreuves Nacquart, un passage de l'encre noire et l'encre rouge violacé qui rend incertain les dates de rédaction comme si environ un tiers avait pu être écrit après la correction des premières épreuves. Selon Jean-Hervé Donnard, éditeur du *Lys* dans la Pléiade : «le manuscrit n'est qu'un scénario, si on le compare aux révisions successives (...) la structure romanesque a beaucoup évolué au cours des remaniements» (Pléiade pp. 1639-1640). La bibliothèque Lovenjoul conserve cinq jeux d'épreuves corrigées du *Lys* dont deux concernent la première partie (pp. 915-1097), soit : *Epr. 1*, cote A 117, un jeu d'épreuve relié par Spachmann qui concerne les pp. 915-1183 et *Epr. 2*, cote A118, qui constitue un dossier où certains passages sont représentés par sept jeux d'épreuves successifs. Jean-Hervé Donnard écrit alors : «Deux autres volumes d'épreuves destinés à la *Revue de Paris* ne sont pas à la bibliothèque Lovenjoul. Offert par Balzac au docteur Nacquart, ils appartiennent à un collectionneur privé ; il n'est pas possible de les consulter»... (p. 1641). Ces épreuves de la collection Pierre Berès, obéissant à cette logique de «tuilage» et superposition où les passages sont corrigés puis réintégrés dans des jeux d'épreuves successifs, forment le contrepoint des manuscrits de la bibliothèque Lovenjoul.

